

**Thonon-les-Bains**  
**Galerie de l'Étrave**  
**15 octobre-17 décembre 2016**

**Anne laure Sacriste,**  
***une vision première essayée dans la fleur***

Première de la saison 2016-2017, l'exposition que consacre la ville de Thonon-les-Bains à Anne Laure Sacriste à la Galerie de l'Etrave inaugure un nouveau cycle articulé autour d'une réflexion sur « **le dessin dans tous ses états** ». Pour ce qu'il trouve son origine dans celui de *dessein* et quels que soient les matériaux employés, le *dessin* est à la source de toute intention d'œuvre. Longtemps tenu en marge, il s'est imposé depuis plusieurs années comme un mode d'expression à part entière. Au fil de l'année, l'idée est donc de mettre en valeur ce qu'il en est de la pratique du dessin dans le champ des arts plastiques au-delà d'une définition restreinte du mot.

\*

Emprunté au titre d'une œuvre d'Odilon Redon - *Il y eut peut-être une vision première essayée dans la fleur*, une lithographie du recueil « Les Origines » (1883) -, celui de l'exposition d'Anne Laure Sacriste l'a été pour plusieurs raisons. Son art est requis par le dessin et, au cœur de cette pratique, par le trait et par le noir. L'emploi majeur de cette couleur fait écho à ce qu'en dit son aîné : « Le noir est la couleur la plus essentielle », ajoutant qu'il est « l'agent de l'esprit bien plus que de la belle couleur de la palette ou du prisme. » Si la posture de Redon s'inscrivait à contre-courant de ses contemporains, toutes tendances artistiques confondues, le choix

de Sacriste opère quant à lui en dissidence d'une époque friande d'images rapides, faciles et flatteuses.

Le mélange de naturalisme et de symbolisme qui fonde le monde imaginaire d'Odilon, quoiqu'il soit exécuté de manière très représentative, trouve chez Anne Laure une formulation singulière et prospective, d'une résolue modernité. Quant Redon dit se vouer au service de la poésie, voire de l'irrationnel, en convoquant dans ses œuvres toutes sortes de figures fragmentées et métamorphosées, Sacriste semble y trouver son compte pour ce que, comme celui-ci l'affirme, « l'œuvre d'art est le ferment d'une émotion que l'artiste propose. » Attentive au monde tant extérieur qu'intérieur, l'artiste s'est engagée dans une aventure de création exigeante qui requiert du regardeur de lui accorder son temps. Elle l'invite même à reconsidérer son rapport à l'image, voire à le repenser par-delà le jeu ambigu du réel et de l'imaginaire, de la réalité et de la fiction.

« Le sens du mystère, c'est d'être tout le temps dans l'équivoque, dans les doubles, triples aspects, des soupçons d'aspect (images dans images), formes qui vont être, ou qui le seront selon l'état d'esprit du regardeur. » Face aux œuvres d'Anne Laure sacriste, cette autre formule de Redon, extraite d'*A soi-même. Journal 1867-1915*, lie intimement les deux artistes. Non seulement, Sacriste vise également à constituer des images dont la lecture induit à première vue un trouble mais elle recourt volontiers à l'usage du fusain dont on sait que Redon en avait fait l'un de ses outils privilégiés pour l'exécution de ses fameux *Noirs*.

Si, au travail, Anne Laure Sacriste opère toujours d'après un modèle qu'elle a sous les yeux - sinon, pour des raisons pratiques, qu'elle a photographié -, le motif qu'elle a retenu procède d'une création hors norme et les matériaux qu'elle emploie participent à en déjouer l'attendu. Ainsi, de la série des *Ikebanas* qu'elle dessine sur de fines planches de

contreplaqué clair et qui jouent avec le réseau nervé du bois. Les modèles qu'elle confectionne elle-même sont placés dans des vases précieux et sont constitués de plantes et de fleurs présentant un aspect de dépérissement inhabituel pour ce type de composition florale. Entre le vivant et le mortifère, quelque chose de paradoxal y est ainsi à l'œuvre qui leur confère la dimension d'une vanité contemporaine. A ce jeu des oppositions, les papiers peints de l'artiste qui reprennent en compte les motifs serpentins de William Morris, ordinairement festifs, s'offrent curieusement à voir à l'ordre d'une monochromie de deuil qui n'a pourtant rien de désolant. Bien au contraire, il y va comme d'une vision céleste et nocturne, ouvrant sur un espace infini. Dans un cas comme dans l'autre, pour ce que l'art de Sacriste joue du sublime et du discret, à la lisière du perceptible, tous ses soins sont de convoquer notre regard à l'expérience de ses propres limites.

A cet effet, elle use d'un vocabulaire formel simplifié à l'extrême qui relève d'une économie de moyens instruite par les modèles japonais auxquels elle s'est confrontée lors de récents séjours, notamment à Kyoto. Au goût qu'elle a toujours montré pour la ligne, son déploiement et ses variations, dans une façon mêlée d'Henri Matisse et d'Ellsworth Kelly, s'est ajouté un intérêt tout particulier pour le vide et le plein. Tant ses papiers peints et ses dessins noirs que la façon même de les mettre en espace au sein d'une scénographie frontale avouent un penchant pour l'absence totale de perspective, voire l'idée d'*all-over*. Cela lui permet d'échapper à toute narration illustrée et de nous mettre de plain-pied face à un espace mental. Au regard d'une spatialité, là encore, tout est tenu, maîtrisé, et chacun de ses gestes préside à une organisation délibérée de sorte à créer un ensemble unifié, un lieu en soi.

Qu'elle peigne, qu'elle dessine, qu'elle grave, qu'elle assemble ou qu'elle fasse de la poterie, Anne Laure Sacriste est une

artiste de la lenteur. Son œuvre en fait l'éloge et en porte le poids, celui du temps. Elle passe de longues heures à composer ses ikebanas, à organiser ses installations, à décider d'un trait ou du positionnement d'un objet. Rien n'est laissé au hasard, tout y est le fruit d'une réflexion et d'une contemplation qui sont autant de données de son travail. Son art est la traduction de ressentis puissamment éprouvés, longuement mûris, que les matériaux qu'elle emploie lui permettent d'exprimer au plus juste, quand bien même il lui faut parfois composer avec les pouvoirs impérieux de la matière.

Mine de plomb sur papier noir, fusain sur bois, eau-forte sur papier Japon noir, bronze et lame de couteau, plaque de cuivre gravée et pliée, papier peint, céramique noire, tissu..., Anne Laure Sacriste ne privilégie ni une technique, ni un support, ni un matériau. Elle affectionne expérimenter les plus divers afin de pouvoir transcrire toujours au plus près ce qu'elle ressent et ce qu'elle souhaite transmettre. Aussi son œuvre est-elle polymorphe et décline-t-elle toutes sortes de propositions plastiques, parfois même opposées, comme ici le cheminement inversé de la scénographie qui passe du noir au blanc et de l'ombre à la lumière.

« Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie

A la matière même un verbe est attaché..

Ne la fais pas servir à quelque usage impie ! », nous prévient Gérard de Nerval. Ces « vers dorés » illustrent à point nommé la relation proprement osmotique qui gouverne la démarche de l'artiste entre pensée et matériaux. Ils soulignent comment son dessin est toujours la trace d'un moment passé, le vecteur d'une charge sensible qu'elle offre au regard de l'autre pour qu'il s'y investisse à son tour, en toute liberté. Comme le dit encore Redon de ses propres dessins, les œuvres d'Anne Laure sacriste sont « la répercussion d'une expression humaine, placée, par fantaisie permise, dans un jeu d'arabesques, où l'action qui en

dériviera dans l'esprit du spectateur l'incitera à des fictions dont les significations seront grandes ou petites selon sa sensibilité. »

Philippe Piguet,  
commissaire chargé des expositions